

Pierre-Yvon

Par Yves Le Meur



Le manoir de Gwernac'ham

Impossible de parler de Pierre-Yvon, le mongolien, si on ne parle pas de sa mère, ma tante Marie. Car Marie, c'était l'amour, un cœur gros comme ça et Pierre-Yvon recevait tout et rayonnait le paradis.

La famille : Paul, frère de mon père, Marie, avec leurs huit enfants, habitaient un manoir trapu, beau, impressionnant : Gwernac'ham.

En face la grande bâtisse, à gauche, l'aile abritant les chambres et la salle à manger. A l'angle, la grande tour octogonale où se loge l'escalier de pierre qui conduit aux étages. J'y venais souvent avec mon jeune frère, Jean, pour les petites vacances : Toussaint, Gras, Pentecôte, car nous étudions au collège à Lannion. C'était loin de chez nous et mon père n'avait pas de voiture. Alors Paul venait nous chercher et nous nous retrouvions à dix enfants : bonjour la gambade !

Puis les enfants devinrent adultes et Pierre-Yvon resta seul avec ses parents. Mais il allait souvent passer huit ou quinze jours chez l'un ou l'autre de ses frères. On venait le chercher et le ramener en voiture.

Un jour, mon cousin Gaby, qui habitait Morlaix alors que moi, à quinze ou vingt kilomètres au sud, j'étais paysan à Plounéour-Menez, un jour donc, il me téléphone.

- Tu viens manger avec nous, ce soir ?

- Oh ! je suis très fatigué.

- Pierre-Yvon est là.

- Ah ! je viens.

Dès que j'ouvris la porte, Pierre-Yvon était là à m'accueillir : il me caressait la tête, riait, baragouinait des choses incompréhensibles. J'entendais, derrière, les autres qui riaient.

Etait-il magicien ? Je n'avais plus aucun souci dans la tête : je n'avais qu'une seule envie : entrer dans la fête et rire avec tout le monde (car c'était la fête).

Pierre-Yvon qui ne connaissait pas un seul mot de français, n'arrêtait pas de baragouiner, faisant les questions et les réponses. Et tous, parents et enfants, de rigoler, au point d'oublier leur assiette, car c'était un repas.

Gaby me glisse à l'oreille :

- On va le faire maronner un peu.

Et, s'adressant à Pierre-Yvon :

- Pierre-Yvon

- Hum !

- Demain on scie du bois.

Si vous ne savez pas ce que signifie le verbe "maronner", regardez donc Pierre-Yvon : il maronne, il maronne et tout le monde rigole. A la fin, il se laisse gagner par le rire ambiant. Il a déjà oublié que demain on scie du bois.

Une voisine vient voir tante Marie, peut-être pour lui acheter des œufs.

- Tu as des œufs ?

- Non.

- Ah !

- Ben oui, Pierre-Yvon n'est pas là.

- Ah ?

- Ben oui, quand Pierre-Yvon est là, il les regarde dans leurs nids et les poules pondent. Mais maintenant, personne ne les regarde et il n'y a pas d'œufs.

- Ah !

Aussi simple que ça.

Tante Marie est à l'hôpital Sainte-Anne de Lannion. Un jeune couple vient la voir.

Au bout d'un moment, elle leur dit :

- Mais qu'est-ce que vous faites là, à perdre votre temps avec une vieille comme moi. Allez donc vous promener.

- !?!?

Un jour, je passais par là avec ma mobyette et je fis le détour de Gwernac'ham pour aller dire un bonjour à Marie et Paul. Ils me retinrent pour le repas.

Après le repas, pendant que je préparais mon engin, tante Marie me dit :

- Quand même, si tu avais dit que tu venais, tu aurais eu du fricot.

Elle est devant moi et en parlant, elle hoche la tête, tout en la penchant sur le côté droit. Près d'elle, mon tonton Paul, droit comme un "i" a les mains croisées derrière le dos. Il rit de toutes ses dents. Il ne dit mot, mais je crois bien entendre ce qu'il pense :
- Ma Marie à moi, personne jamais ne la changera. Si elle a quelque chose sur le cœur, aucune force au monde ne l'empêchera de dire ce qu'elle pense.

A l'âge de la retraite, ils durent quitter Gwernac'ham et la ferme dont ils n'étaient que locataires. Ils purent acheter à Keriavily, sur la même commune du Vieux-Marché, une splendide bâtisse avec des dépendances, pré, jardin, verger, un bois, pour une somme dérisoire car la ferme avait été dévaluée par la ligne de chemin de fer qui l'avait coupée en deux.

Un jour, Gaby me téléphone :

- On se réunit tous, dimanche, à Keriavily. Tu viens ?

Je répondis oui et voici ce que je vis : dans la famille Le Meur - Gwernac'ham, quand on veut donner des bonbons aux enfants, on ne leur donne pas : on confie le paquet à Pierre-Yvon. Alors Pierre-Yvon se plante au beau milieu de la cour, droit et fier comme un pape. Et la farandole démarre. Tous dansent, chantent et rient autour de Pierre-Yvon depuis les enfants de 3 ans (et en dessous) jusqu'aux ados de 15-18 ans. De temps en temps, un grand ado en passant derrière Pierre-Yvon, le bouscule un peu d'un coup d'épaule. Alors Pierre-Yvon se fâche, désigne le coupable du doigt :

- "Toi, tu n'auras pas" et tout le monde rigole.

Pendant ce temps, les parents, dans la grande salle, prennent l'apéritif et discutent de leurs affaires. Ils sont tranquilles : pendant une heure et plus, pas un gosse ne va venir pleurer dans les genoux de maman.

J'étais à l'enterrement de Pierre-Yvon. Au moment de partir, j'allai dire au revoir à ma tante Marie. Elle me glissa à l'oreille :

- Maintenant, il faudra venir nous voir plus souvent.

Elle avait bien senti le vide que creusait autour d'elle le départ de Pierre-Yvon.

Après le départ de Pierre-Yvon, à son tour, Paul s'en alla et ma tante Marie se retrouva seule dans la grande maison de Keriavily. Heureusement la sœur aînée, Yvonne, avait son commerce à Plouaret et habitait à vingt pas dans une petite maison - un bijou - faite de granit taillé à la main. Elle pouvait voir sa mère tous les jours.

De plus, la pauvre tante Marie dut aller à l'hôpital pour son cœur et on lui plaça une pile. C'est une chose qu'elle ne comprenait pas et qu'elle ne voulait pas comprendre parce qu'elle ne l'aimait pas.

Un jour, je dînais chez Gaby à Morlaix. Le téléphone sonne et Gaby y va. Au bout d'un quart d'heure, il revient, souriant.

- C'était maman, elle a encore des ennuis avec sa pile.

Ce que je pense, moi, c'est :

1 - Que tante Marie jouait à la petite fille qui a des bobos et qui veut se faire consoler par son papa Gaby.

2 - Et à Gaby non plus, ça ne déplaisait pas de jouer au papa avec sa propre maman (je le sais car je revois encore son visage radieux quand il revint du téléphone).

Voilà... l'héritage de tante Marie, c'est pas des écus...

c'est une chaîne d'amour.